

Mourir content

Yvon Rivard

Volume 26, numéro 2 (152), mars 1984

Section sportive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1984). Mourir content. *Liberté*, 26(2), 6–10.

YVON RIVARD

MOURIR CONTENT

J'ai grandi parmi les balles et les bâtons de toutes sortes, comme d'autres parmi les livres. Des patinoires improvisées aux premiers courts de terre battue, un seul espace, celui du jeu, un seul désir, celui de me dissoudre dans la beauté d'un mouvement inspiré, quel qu'en soit le résultat. A une victoire terne j'ai toujours préféré l'art de la défaite, l'échec né de l'exigence la plus haute. Au collège, mes coéquipiers m'avaient affublé d'un sobriquet qui soulignait à merveille les limites de mon jeu: «Monsieur style»!

Ils avaient sans doute raison de taxer cette passion du style de recherche inutile et d'orgueil condamnable, mais je n'y pouvais rien: la perfection, pour moi, passait par ce risque. A un instructeur qui un jour m'avait reproché vivement d'avoir raté, en fin de match, un panier facile (j'avais attaqué par le côté le plus éloigné, ce qui impliquait une vrille et un tir avec effet) j'avais répondu que justement ç'aurait été trop facile, paraphrasant ainsi sans le savoir la fameuse boutade allemande («Pourquoi simplifier quand tout va si bien en compliquant?») ou encore la réponse d'un motard à un journaliste qui ne comprenait pas la raison d'être d'un *chopper* («Pourquoi toutes ces modifications, si ça n'augmente ni la vitesse ni la tenue de route de votre moto? — Tu vois pas tab... que c'est plus beau!»).

Telle fut donc ma première expérience d'un paradoxe avec lequel je n'aurais pas fini de me battre: le style comme tremplin et obstacle, l'exécution

comme épreuve et sacrifice nécessaires de l'inspiration. J'avais cela qui, selon Valéry, «ne s'acquiert pas mais se développe». D'où le caractère erratique de mes performances: de la facilité à réussir les jeux les plus difficiles à la difficulté d'accomplir les plus simples. Problème insoluble pour mes instructeurs d'alors, incapables d'enseigner à ceux qui possédaient déjà la technique, c'est-à-dire de les contraindre à désapprendre ce qu'il faut maîtriser. Je fus ainsi jusqu'à l'âge de dix-sept ans ce qu'on appelle un joueur prometteur (surtout au tennis et au hockey) et j'allais le demeurer, car lorsque vint l'instant de choisir entre l'ivresse de l'exploit et l'austère conquête des dons, je m'engageai dans une autre voie pour découvrir, quelques années plus tard, que l'esprit et le corps sont parsemés des mêmes embûches.

Longtemps après avoir troqué balles et bâtons contre des livres et des stylos, j'aurai la nostalgie non seulement de ce qui aurait pu être («Tous mes scribouillages pour une heure sur la glace jadis glorieuse du Forum ou sur les verts paradis de Wimbledon!») mais surtout de ce qui fut peut-être, je le confesse, mon expérience la plus totale de la passion. Je devine aisément ce que sociologues et psychanalystes pourraient tirer de cet aveu (les patinoires comme seuls lieux de «débauches» non interdits dans le Québec des années 1950-1960, le sport comme refoulement du féminin et valorisation de l'anti-intellectualisme, etc. etc.) et loin de me dérober à leur analyse, je suis même prêt, au risque d'aggraver mon cas, à leur fournir une description minutieuse de cette auto-destruction de l'homo ludens soumis aveuglément à la morale de l'excès. En effet, comment interpréter autrement que par une volonté de mort cette dépense effrénée d'énergie, cette pratique quasi religieuse de l'épuisement? Le sport m'aura donné ce que d'autres demandent aux drogues ou aux amours meurtrières: la dissolution du Moi dans la violence du plaisir, la prolifération de l'être dans le temps enfin lézardé, la souveraineté de l'instant. Voilà bien le

seul et véritable péché que mes confesseurs n'ont jamais entendu et à côté duquel les traditionnels péchés de la chair semblent de bien innocentes transgressions! Si on m'avait interdit de jouer mes trois matchs de hockey du mercredi ou obligé de quitter les courts de tennis avant que mes pieds et mes mains ne saignent, on aurait détruit en moi tout sentiment religieux, cette quête farouche des frontières les plus lointaines, ce désir du dehors qui commence et s'achève au seuil de la mort: «*You will never know what is enough unless you know what is more than enough*» (William Blake). A chacun ses extases et je remercie le ciel de m'avoir fait naître à une époque et dans un milieu qui ne condamnaient que les frasques du samedi soir et la lecture de Zola. Ça ne fait ni des amants ni des visionnaires très forts, me direz-vous. A cela je répons bien modestement qu'«il vaut mieux périr dans sa propre loi, même imparfaite, que dans la loi d'autrui, même bien appliquée» (la Bhagavad-Gîtâ). J'aurais bien aimé venir à la littérature par des voies plus prestigieuses (la crucifixion en rose de Miller ou le dérèglement raisonné de Rimbaud) mais, après tout, les chemins qui ne mènent nulle part ne peuvent-ils pas commencer n'importe où?

On dit de certains êtres, nullement sportifs, dont le destin a quelque chose d'irrationnel, qu'ils ont «joué leur vie». Que penser de ceux qui jouent leur vie en jouant, c'est-à-dire qui lient leur destin à la pratique d'un sport, à l'accomplissement de tels ou tels gestes à un moment bien précis d'une compétition ou d'un exercice? Je ne parle pas des professionnels dont le pain et le caviar dépendent de la fluctuation de leurs performances, mais de tous ces amateurs qui investissent dans la pratique sportive plus que dans toute autre activité: qu'on songe à l'angoisse du golfeur du dimanche au moment d'effectuer un putt de trois pieds ou au désespoir d'une double faute sur une balle de match! D'un certain point de vue (raisonnable), tout ceci est risible puisqu'aucun enjeu

apparent ne justifie une telle émotion et qu'«on est là pour s'amuser, se détendre, oublier». Eh bien, je voudrais, moi qui suis des leurs, réhabiliter tous ces obscurs héros qui, consciemment ou non, s'adonnent à un culte susceptible de déboucher sur la connaissance. Dès l'instant où le sportif prend le sport au sérieux au point d'y apporter toute l'attention et l'énergie dont il est capable, il vient de s'engager dans une recherche dont il est lui-même l'objet bien que cela lui soit d'abord dissimulé dans le plaisir de la compétition. Ce que Herrigel dit du tir à l'arc pratiqué selon les préceptes de la «Grande doctrine» définit bien le sens profondément initiatique de tout sport converti en art: «Le tir à l'arc demeure affaire de vie et de mort, dans la mesure où il est un combat de l'archer contre lui-même» (*Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*).

Bien sûr, je ne prétends pas que tous les sportifs se sachent la cible de leurs propres efforts et qu'ils puissent devenir ce «centre immobile» où s'abolit toute distance entre l'intention et l'exécution, mais je suis convaincu que le sport permet cette forme de connaissance et qu'elle est peut-être la seule qui leur soit accessible. D'ailleurs ne voit-on pas depuis quelques années paraître certains manuels sportifs qui s'inspirent de l'esprit et des règles d'un enseignement plus spirituel que technique (lire par exemple l'excellent *Inner Tennis* de W.T. Gallwey)? Ainsi n'est-il peut-être pas farfelu d'imaginer qu'un jour (pas très lointain) l'instructeur, à qui vous demanderez pour la nième fois le moyen d'augmenter la puissance de votre drive, de votre service ou de votre tir frappé, au lieu de corriger votre élan, votre prise ou la position de vos pieds, vous répondra tout simplement: «Vos flèches manquent de portée parce que spirituellement vous ne portez pas assez loin» (Herrigel).

En fait, l'apprentissage et la maîtrise d'une discipline artistique, spirituelle ou sportive obéissent aux mêmes règles. D'abord l'acquisition d'un savoir-faire

par la répétition d'exercices de plus en plus exigeants et complexes: c'est le «cent fois sur le métier», la récitation des mantras et la sacro-sainte sueur dont tous les athlètes s'enivrent. Mais tout cela (habileté, endurance, persévérance, etc.) ne suffit pas. Le plus difficile est encore à faire qui consiste à se détacher de l'art pour atteindre à cet «art sans art» qui est le lot des plus grands et qu'on ne saurait expliquer par la seule maîtrise de la technique: Gretzky ne patine pas mieux que Gainey, Borg a un service moins puissant que Tanner, Kafka écrit moins bien que Paul Morand, etc. etc.

Comment s'effectue donc ce passage du talent au génie, ce saut qu'est la perfection? Giacometti à Genet: «Tu vois, il faut rendre cela (le modèle) et en plus faire un tableau». Kafka: «Le meilleur de ce que j'ai écrit se fonde sur cette aptitude à pouvoir mourir content». Rimbaud: «Je est un autre». Borg à un journaliste qui lui vantait l'intelligence de son jeu et lui demandait à quel moment il décidait du coup à exécuter: «On ne fait rien de tel. Si l'on se met à réfléchir à ce qu'on va faire sur un court, on est sûr de perdre». En d'autres mots, le chemin qui conduit à l'excellence (satori, vision, inspiration, exploit) passe par l'abolition du sujet. Celui qui vise ne touchera pas la cible car il est encore troublé par l'intention, c'est-à-dire par la recherche ou la confirmation d'un pouvoir qu'il croit détenir. Seul celui qui accepte de se détacher de lui-même et par conséquent de ses adversaires peut atteindre à cet état où «quelque chose tire» et touche la cible sans l'avoir visée. A l'instar de tous ceux qui écrivent, pensent ou méditent, les sportifs, qu'ils en soient conscients ou non, se livrent aux «éternels tourments de Mourir» (Kafka) qu'ils confondent trop souvent, hélas, avec leurs échecs. Mais allez donc expliquer cela à nos Glorieux déçus dont le trop grand désir de vaincre est le pire ennemi, ou encore au golfeur du dimanche qui vient de rater son coup pour s'être trop ou pas assez concentré sur un putt de trois pieds!